

L'hon. Edward Hale est mort à Québec, le 27 avril, à l'âge de 74 ans. Il était chancelier de l'Université du "Bishop's College," avait été secrétaire du gouverneur-général des Indes de 1823 à 1828 et membre du conseil spécial du Bas-Canada en 1839 et 1840. Il représenta le comté de Sherbrooke de 1841 à 1847, et fut nommé conseiller législatif en 1867.

M. Letellier, notaire, de St. Cuthbert, a été nommé greffier de la Cour de Circuit pour le comté de Berthier, en remplacement de M. E. Emond, décédé.

PREMIER SPECTACLE

...L'un des domestiques, allant à la ville, en a rapporté à Valfeuillu de grandes affiches. Il y en a de jaunes et de rouges ; sur la rouge est représentée une aimable jeune fille sautillant sur la pointe du pied sur le dos d'un cheval emporté, tandis que la jaune laisse voir un dompteur à la mine féroce et à la taille svelte, debout au milieu de ses lions affamés.

La vue de ces images a plongé François et Toto dans des rêveries infinies. Ils les ont d'abord regardées en silence, puis ils se les sont fait expliquer, et enfin, quand ils ont eu compris de quoi il s'agissait, ils se sont écriés avec un entrain et un ensemble admirable : Oh ! maman, nous voulons voir !

—Il y a des lions, maman, hein ?

—Et des chevaux ?

—Et des polichinelles ?

—Et des pierrots aussi ? demande Toto.

—Je crois bien !

—Ah ! quel bonheur !

—Allons-y tout de suite, déclare résolument Toto ; et sa mine joyeuse tombe quand on lui dit qu'il faut attendre le lendemain.

Enfin, le lendemain arrive, les petits ont leurs costumes neufs. Ils sont gentils, ils sont frais, ils sont joyeux, la mère est bien plus joyeuse encore. On s'entasse dans la grande voiture ; le babil commence et ne tarit pas ; cent fois les enfants répètent la même question, et cent fois reçoivent pour réponse les mêmes douces paroles.

A chaque maison qu'il aperçoit :

—Est-ce ça ? demande Toto.

Et ça lui semble ne jamais approcher ; la route dure pour ces petits impatientes.

—Le lion ne mange pas l'homme ? Oh non ! murmure Toto en réponse à ses propres réflexions, et sa pensée s'évertue à se figurer le spectacle qui l'attend.

—Voilà ! s'écrie soudain François.

Et il ne se trompe pas ; une grande conférence en planches toutes bariolées d'affiches rutilantes, se laisse voir entre les arbres qui bordent la promenade qui sert de ceinture au gros bourg de Ch... Il y a un certain va-et-vient, et quelques groupes endimanchés se pressent aux portes. On descend ; les enfants, un peu effrayés, tiennent fortement serrée la main dans laquelle la leur repose.

On entre, les petits yeux s'écarquillent démesurément.

—Il fait donc soir ici ? interroge François, tout surpris de l'éclairage quand le soleil brille au dehors.

On arrive à la loge où l'on se case ; on prend place, les deux gamins au premier rang.

—C'est beau, ici ! exclame Toto, levant ses regards en haut, les tournant à droite à gauche, enfin, suffoqué d'un spectacle aussi grandiose.

L'énorme baraque est couverte en dôme, partout des drapeaux multicolores sont plantés en guise d'ornements. Entre les interstices des planches mal jointes on aperçoit çà et là quelque lambeau du ciel, et le jour véritable tâche de pénétrer. L'éclairage est assez brillant. L'orchestre lance déjà des accords formidables ; les premières loges, grossièrement construites,

sont presque de niveau avec l'arène, tandis que sur les gradins supérieurs s'entasse le public. Comme c'est jour de fête, il y a foule et les marchands d'oranges et de sucre d'orge font de bonnes affaires. Les enfants regardent avec envie les friandises peu affriolantes qu'on leur offre, mais sur ce chapitre la maman est inexorable. Toto voit le marchand s'éloigner d'un œil de regret ; mais François, qui a déjà un petit cœur d'aristocrate, comprend que rien de cela n'est digne de lui et supporte la privation avec stoïcisme. Bientôt, ni lui ni l'autre n'y songent plus : la porte qui conduit aux écuries s'est ouverte, et dix clowns entrent en culbutant.

—Oh ! maman ! s'écrient à la fois les deux enfants ; puis désireux qu'elle ait sa part de plaisir :

—Regardez, oh ! regardez ! et en même temps part de leur poitrine un pur et joyeux éclat de rire.

Les dix clowns sont en effet ébouriffants avec leur visage tout barbouillé de blanc, leurs sourcils incroyables et leurs pommettes d'un éclat si étouffant. Ils roulent de grands yeux et se disloquent dans leurs costumes collants. L'un s'approche du public et secoue la crête qui s'élève de son petit bonnet de laine ; ils s'enlacent, se jettent en l'air, se rattrapent, se tiennent sur une jambe, sur un bras, sur la tête, et puis recommencent à culbuter comme si tout leur plaisir était là.

François et Toto sont haletants. Ces figures bariolées, ces habits pailletés, ces gestes invraisemblables, ces dislocations, les frappent d'une espèce de stupeur : ils ne savent s'ils doivent rire ou avoir peur. Mais soudain Toto fait une découverte :

—Maman, voilà l'Alphabet, et il montre du doigt un clown vêtu de blanc, sur le dos duquel d'immenses lettres noires forment un nom.

—Il y a un F, dit François.

—Et un E, répond Toto.

Et les voilà applaudissant et fous de joie de rencontrer un alphabet ambulant, ils le suivent des yeux, quand en deux bonds le clown saute au dehors de l'arène :

—Est-ce que c'est fini ? dit Toto d'un air navré.

Mais la réponse vient d'elle-même : d'un geste superbe, le premier écuyer a ouvert la porte basse, et un cheval café au lait entre en bondissant ; sur la planche couverte d'un caparaçon rouge et qui sert de selle, une nymphe, la bouche en cœur, se tient droite, les bras arrondis ; elle jette des baisers aux spectateurs, et Toto ne trouve rien de mieux que de lui rendre la pareille. Les écuyers, en file, suivent celui qui tient le fouet dont il bat le sable sous prétexte d'exciter l'allure paisible du coursier fringant ; la brave bête va d'un pas sûr et magnifique, s'encapuchonnant, step-pant et ayant l'air de faire les cent diables.

—Hop ! hop ! fait l'écuyer à la raie médiane, au faux-col irréprochable.

—Hop ! hop ! répète d'un petit fausset la charmante amazone. Elle fait bouffer le tube de sa jupe, s'agenouille, se relève, se balance, sourit, et enfin se prépare à s'élancer à travers les cerceaux qu'on va lui tenir. Elle recueille ses forces et fait faire au cheval un tour plus lent ; les clowns sont là grimpés sur le bord du balustre, se faisant à eux-mêmes les fines plaisanteries d'usage.

—Voilà l'Alphabet, remarque Toto, et voyant les cerceaux élevés à une hauteur formidable :

—Est-ce qu'elle va s'enlever ?

En avant la musique ! Le cheval prend le galop, l'écuyer fait mine de courir, et l'incomparable amazone prend son élan. Elle se baisse, se ramasse, se jette en avant, le papier se déchire, on aperçoit une jupe, puis, soudain, elle reparait cambrée, triomphante, se balançant sur le dos de son fidèle bucéphale.

Les enfants suivent des yeux, arrêtent leur respiration, et brisent avec elle chaque cercle de papier. Elle a fini : les clowns retombent à terre, et quand l'Alphabet attrape délicatement l'un de ses collègues par... le fond de sa culotte, François et Toto trépignent : c'est du délire !

—Qu'est-ce qu'il y a encore, maman ?

C'est la grande attraction, la troupe choisie de jeunes acteurs, tout un petit peuple qui va représenter *Cendrillon*, mais une histoire de *Cendrillon* dans laquelle l'Empereur Napoléon Ier, le roi de Prusse, le czar de toutes les Russies, le roi de Grèce, et, en général, les souverains de l'Europe, jouent un rôle très-actif.

Il y a un petit carrosse traîné par de petits chevaux montés par de petits seigneurs, conduits par de petits cochers.

—Je voudrais une voiture comme ça, moi, dit instantanément Toto.

Le drame se déroule : au bal, les têtes couronnées font danser *Cendrillon* ; minuit sonne, elle s'enfuit. On essaye la fameuse pantoufle, car c'est tout de suite demain, et, enfin, en grande pompe la noce défile, les souverains suivant en phalange serrée. On applaudit à tout rompre ; tout le petit peuple déguisé, fardé, panaché, est ravi et répond au public par des révérences, les fillettes posent la main sur leurs lèvres, et les souverains vont jusqu'à saluer très-bas. *Cendrillon* fait des mines, elle traîne sa queue, elle regarde en l'air, elle fait sa princesse. La musique reprend encore un galop final où chacun déploiera ses grâces, et la troupe joyeuse s'enfuit et disparaît.

Nos deux garçons n'ont pas perdu la tête ; ils commencent à s'habituer au spectacle, ils font des remarques, ils interrogent ; leurs bonnes figures sont si franchement épanouies que les parents échan-gent un regard de tendresse. Toto a pris la chose tellement à cœur, que des petites gouttes de sueur perlent sa lèvre. La maman lui passe doucement son mouchoir sur le visage, elle l'évente.

—J'ai chaud, avoue Toto en gonflant les joues.

—Veux-tu t'en aller ? dit le papa.

Toto est assez fin pour rire ; il se retourne et n'est plus qu'à ce qui se passe dans l'arène.

Un gros bonhomme entre accompagné de deux bambins : c'est le père et les enfants, sujets tout à fait remarquables, dit l'affiche. Le vieux clown est d'un sérieux épique ; son costume est de quatre couleurs et sa perruque rouge est la plus désopilante qu'il ait jamais été possible d'imaginer. Il tourne la tête de droite et de gauche sans qu'un sourire détende sa face blafarde, éclairée seulement par des yeux ronds et deux gigantesques sourcils qui s'élancent en paraphe vers le crâne.

Les enfants sont tout semblables ; leur corps grêle paraît plus mince encore sous le maillot collant, et rien de plus grotesque que ces visages d'enfants cachés sous la plaque de fard. Au plus grand, qui a peut-être sept ans, il manque les dents de devant, et cette bouche dégarnie lui donne un petit air de vieux qui serre le cœur des mères et qui fait éclater de rire les enfants.

Le gros clown et les petits tiennent chacun en main deux clochettes, et les voilà qui se mettent à en jouer comme d'un instrument, avec une précision effrayante ; les enfants font vibrer avec harmonie et mesure ce qui ne paraît qu'une vulgaire sonnette ; comme leur père, ils se cambrent, ils se baissent, ils tournent la tête, ils la penchent sur une épaule, ils clignent l'œil, ils ouvrent la bouche, ils font des grimaces au public, ils se tiennent sur un pied, et pendant tout le temps continuent leur musique. Ils comprennent tout déjà, et cette science fait peur chez ces créatures dont la vie est à peine commencée.

C'est un étrange spectacle que celui de cette foule réunie, assemblée curieuse, regardant comme un plaisir deux gamins de cinq et sept ans se torturer à la faire rire ; car, à peine les clochettes posées, sur un signe, les pauvres victimes se sautent sur le dos et roulent en cabriolant d'un bout de l'arène à l'autre ; puis le petit monte sur les épaules du plus grand, et ce faible corps tremblotant en soutient un autre qui semble pouvoir à peine se tenir en équilibre, et comme cela, en triomphe, ils s'en vont. Les oranges pleuvent dans l'arène et ils reviennent les chercher, sautant dessus et tournant vers le public leur visage peint et faux, au milieu duquel étincelle le pur sourire de l'enfance.

—Ah ! qu'ils sont gentils, ces petits ! répètent François et Toto.

—Est-ce que tu voudrais faire ça, Toto ? demande le papa.

—Ah ! non, répond le gros paresseux.

Et on est bien heureux de sentir que les siens ont un nid bien clos, et l'on voudrait que tous les petits misérables en eussent un aussi !

La mère est sérieuse, elle pense ; mais Toto et François ne réfléchissent pas encore, Dieu merci ! Il y a à s'occuper du trapèze, et sans la moindre émotion ils regardent l'acrobate se soutenir dans le vide, tantôt par un seul doigt de la main, tantôt par les pieds. Pendant que les femmes détournent la tête pour ne pas voir fendre l'air par cet homme qui semble devoir venir se fracasser la tête sur le sol, les gamins, eux, le suivent tranquillement des yeux et n'ont pas peur.

Et les merveilles se succèdent ; l'homme qui marche sur les échasses succède à celui qui roule des boules, qui les lance, qui les fait tourner, et qui finit par être une boule lui-même ; et le cheval dompté en liberté qui vient se mettre à genoux, s'asseoir, et auquel on sert son dîner ! Et des cavaliers plus étonnants les uns que les autres, et, enfin, les bêtes féroces... Mais ça, c'est trop. A la première vue des lions, Toto se serre contre sa mère ; au premier rugissement, François a pâli, et quand une énorme lionne se dresse formidable dans un coin de la cage :

—Allons-nous-en, allons-nous-en ! part comme un cri de détresse du cœur de Toto.

—Partons, dit la maman.

On prend les enfants qui se blotissent dans les bras qui les portent en se bouchant les oreilles pour ne pas voir !

On est au dehors ; la voiture attend ; on repart. Bientôt la terreur passagère est oubliée, et maintenant va venir la meilleure part de tout plaisir : on se souvient !

BRADA.

TABLETTES LOCALES

L'industrie semble se réveiller dans notre province. De tous côtés des associations se forment et s'incorporent pour l'exploitation de nos ressources et la fabrication de produits canadiens. C'est d'un excellent augure.

Saint-Jean crée : "Compagnie manufacturière de Saint-Jean."

"L'objet pour lequel son incorporation est demandée est l'exploitation de la cordonnerie et de diverses autres branches d'industrie manufacturière."

"Les opérations de la dite Compagnie seront poursuivies dans la ville de Saint-Jean, dans le district d'Iberville, dans la province de Québec."

"Le montant du fonds social de la dite Compagnie sera de quatre-vingt mille piastres, divisé en seize cents actions de cinquante piastres chacune."

"Les noms, résidences et professions des requérants sont : Louis Molleur, fils, écuyer, bourgeois ; Théophile Arpin, écuyer, commerçant ; Isaac Coote, écuyer, bourgeois ; Joseph Edouard Clément, écuyer, marchand ; Jacques Eméric Molleur, écuyer, marchand ; Emilien Zéphirin Paradis, écuyer, avocat ; James Mac Pherson, écuyer, marchand ; Arcade D.celles, écuyer, marchand, et Félix Gabriel Marchand